CHAPITRE V

DEPUIS LE DÉPART D'ANTIOCHE JUSQU'A L'ARRIVÉE A JÉRUSALEM
(1099)

L'armée chrétienne victorieuse demandait à prendre aussitôt le chemin de Jérusalem; les chefs décidèrent de laisser passer les ardeurs de l'été et d'attendre jusqu'à l'automne. De tels motifs de retard n'avaient pas coutume d'entrer dans l'esprit des princes et des barons. Les motifs véritables étaient des préoccupations ambitieuses qui faisaient oublier le but pieux de la croisade. Le premier malheur causé par la prolongation du séjour de l'armée à Antioche avait été le trépas d'une multitude de pèlerins atteints tout à coup d'une horrible maladie épidémique; le fléau enleva dans un mois cinquante mille victimes. La plus regrettée de ces victimes fut le pontife Adhémar, dont on déposa les restes dans l'église Saint-Pierre. Les images d'un grand deuil, le spectacle de tant de funérailles, n'avaient point dissipé les profondes ambitions. La fortune de Baudouin, prince d'Édesse, et de Bohémond, prince d'Antioche, était comme une grande tentation pour les chefs; elle excitait de violentes jalousies. Raymond de Toulouse avait planté son drapeau sur la citadelle d'Antioche le jour de la défaite de Kerbogâ; il refusait de la livrer à Bohémond. Pour arracher les soldats de la croix à l'épidémie d'Antioche, et aussi pour courir les aventures de la guerre, les chefs se répandirent dans les pays voisins. Raymond de Toulouse fit le siège de Marrah, place située

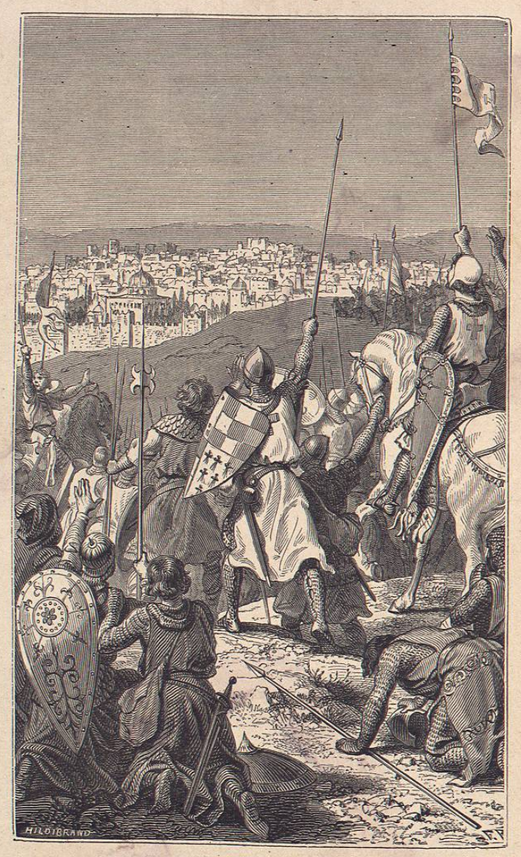
entre Hama et Alep. Les habitants opposèrent une résistance terrible; Raymond, aidé des comtes de Normandie et de Flandre, soutint pendant plusieurs semaines des combats sanglants. La prise de Marrah fut suivie du massacre de toute la population musulmane. La famine se montra parmi les croisés vainqueurs; dans l'excès de leur misère, plusieurs chrétiens se soumirent à d'horribles nécessités. La possession de Marrah devint le sujet de nouvelles discordes. Raymond demandait pour lui cette conquête. La multitude des pèlerins, lassée de tant de querelles, se mit à démolir la place. Bientôt l'incendie acheva ce que le peuple avait commencé. Raymond, accompagné des deux Robert, abandonna tristement Marrah, traversa le territoire d'Émesse, les montagnes du Liban, et vint camper dans le voisinage d'Archas, cité de la Phénicie.

Les diverses entreprises des chefs dans les contrées environnantes n'avaient fait qu'irriter l'impatience de la foule chrétienne qui souhaitait d'aller accomplir son vœu. Quand l'automne était venu, on avait de nouveau retardé le départ, alléguant la saison avancée et les pluies de l'hiver. Enfin il fut décidé que l'armée partirait d'Antioche au mois de mars 1099. A l'époque marquée, Godefroy et le comte de Flandre marchèrent vers Laodicée; Bohémond les accompagna jusqu'à cette ville, mais se hâta de retourner à Antioche, craignant toujours de perdre sa principauté. Chemin faisant, Godefroy et Robert de Flandre prirent Tortose; ils assiégèrent Gibelet, d'où ils ne tardèrent pas à s'éloigner, et bientôt toute l'armée chrétienne se trouva réunie sous les murs d'Archas, dont Raymond avait déjà commencé le siège. Ce fut durant le siège d'Archas que des doutes s'élevèrent sur la découverte de la lance. Pour terminer tous les débats, le prêtre Barthélemy résolut de se soumettre à l'épreuve du feu. Un bûcher fut dressé dans une vaste plaine. En présence de l'armée chrétienne, le prêtre de Marseille, couvert d'une simple tunique et portant le fer sacré enveloppé d'une étoffe de soie, entra dans un bûcher allumé, et un moment après sortit du milieu des flammes. Barthélemy mourut peu de jours après, reprochant à ses plus chauds partisans de l'avoir mis dans la nécessité de prouver la vérité de ses discours par une épreuve aussi redoutable. Pendant qu'ils assiégeaient Archas, les croisés reçurent deux ambassades : l'une de l'empereur Alexis, qui fut mal accueillie; l'autre, du calife du Caire. Celui-ci venait de se rendre maître de Jérusalem; il faisait entendre aux chrétiens que la ville sainte ne s'ouvrirait qu'à des pèlerins désarmés. Les guerriers de la croix rejetèrent avec mépris les propositions et les

006430

menaces du calife égyptien. Le signal fut donné à l'armée pour hâter la marche vers Jérusalem.

L'armée chrétienne, qui avait compté trois cent mille guerriers sous les murs d'Antioche, se trouvait alors réduite à cinquante mille



Un long cri retentit : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

combattants; mais cette troupe, qui ne traînait plus à sa suite une multitude inutile, était redoutable. L'émir de Tripoli, vaincu dans un sanglant combat, acheta par un tribut le salut de sa capitale. Les pèlerins traversèrent les terres de Bérythe, de Tyr et de Sidon, sans rencontrer aucun ennemi; les gouverneurs des places de la côte leur envoyaient des vivres, et toutes leurs paroles respiraient la soumission et la paix. Le riche pays de Phénicie, qui déployait ses trésors aux regards

des croisés, répandait la joie dans leurs rangs; les délices de la terre promise s'offraient à eux; les chrétiens du Liban venaient saluer des libérateurs et des frères. L'armée était heureuse, et dans sa vive espérance, elle était devenue un modèle de discipline et d'union pieuse. Les croisés, en passant devant Ptolémaïs, reçurent de l'émir de cette ville la promesse de se rendre s'ils soumettaient Jérusalem. Les montagnes du Carmel, Césarée, Lydda, Ramla, passèrent successivement sous les yeux des pèlerins; tous ces lieux, pleins de pieux souvenirs, reconnurent la domination latine. Chose à peine croyable, les chefs délibérèrent à Ramla pour savoir s'ils iraient assiéger le Caire ou Damas. Les princes de la croix n'étaient plus qu'à dix lieues de Jérusalem, et leur bravoure parut hésiter un moment à l'approche de la cité où devait s'accomplir le dernier acte d'un pénible et glorieux pèlerinage. Le sentiment du péril fut bientôt étouffé par le souvenir de tant d'exploits et le voisinage des lieux saints. On résolut d'une voix unanime d'aller attaquer Jérusalem.

La nuit qui précéda l'arrivée à Jérusalem fut une nuit sans sommeil pour l'armée chrétienne : que de contrées on avait franchies, que de misères on avait souffertes pour atteindre ce but sacré de la croisade! La pieuse impatience des Francs accusait la lenteur du jour. Aux premiers rayons de l'aube, plus d'un croisé avait devancé les drapeaux. Jérusalem ne s'aperçoit pas de loin, on ne découvre la cité sainte qu'au moment d'y atteindre; pendant quelques heures, soixante mille pèlerins s'avançant dans les montagnes de la Judée avaient tenu leurs regards comme attachés vers le point où devait leur apparaître le mont des Oliviers. Quels transports d'enthousiasme, que de larmes de joie quand on découvrit enfin les murailles et les tours de la ville du Calvaire! Le cavalier descendit de son cheval et chemina nu-pieds : les gémissements, les protestations, les prières et les cris de *Jérusalem*, mille fois répétés, exprimaient le touchant enthousiasme de l'armée de la croix.